Document generated on 07/14/2025 10:17 p.m.

Histoire Québec

Les sources d'un peuple et le berceau d'un pays

André Bérubé

Volume 6, Number 2, November 2000

Le Saint-Laurent : un fleuve et un pays

URI: https://id.erudit.org/iderudit/11307ac

See table of contents

Publisher(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bérubé, A. (2000). Les sources d'un peuple et le berceau d'un pays. *Histoire Québec*, *6*(2), 10–12.

© La Fédération des sociétés d'histoire du Québec, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les sources d'un peuple et le berceau d'un pays

PAR ANDRÉ BÉRUBÉ

De Jacques Cartier à Félix Leclerc, le parcours est immense, vous en conviendrez. Dans ses récits de voyage, l'explorateur a été le premier à révéler l'île d'Orléans aux Européens, selon du moins ce que nous permettent d'affirmer les connaissances actuelles. Il le fit dans des mots que n'aurait pas reniés le poète «*et nous étant à ladite île la trouvâmes pleine de fort beaux arbres comme chênes, ormes, pins, cèdres et autres bois de la sorte des nôtres. Et pareillement y trouvâmes force vignes, ce que nous n'avions vu par cidevant en toute la terre, et pour ce, la nommâmes l'île de Bacchus*».[1] Ainsi s'exprime Jacques Cartier en septembre 1535.

Cartier, dans ses récits de voyage, a été le premier à révéler l'île d'Orléans aux Européens. (D'après une gravure de Pierre Gandon conservée au Musée de la Marine de Paris).

Et dans les vers de Félix Leclerc, qui n'a pas déjà éprouvé la sensation de redécouvrir à son tour l'île d'Orléans? «*L'île c'est comme Chartres, c'est haut et propre avec des nefs avec des arcs, des corridors et des falaises*».[2] Voilà le fil directeur qui relie à travers les siècles l'explorateur et le poète: la beauté prenante de l'île d'Orléans. Faudrait-il s'étonner qu'on veuille y voir le berceau du pays physique?

Quatre siècles séparent l'île de Bacchus de Cartier des «*42 milles de choses tranquilles*»[3] de Leclerc. Entre ces dates extrêmes, le fil est parfois ténu et des ruptures apparaissent. Sources d'un peuple, rappelons-nous que l'île d'Orléans l'était déjà avant Cartier. L'île d'Orléans s'ancrait au centre d'un territoire –il serait probablement anachronique d'utiliser les termes royaume ou pays pour qualifier ce territoire– que ses habitants de culture iroquoienne nommait Canada. Notons au passage ce premier emprunt des Européens au monde amérindien; le toponyme iroquoien *Canada* qui désignait un territoire qui s'étendait de l'île aux Coudres à Portneuf désigne aujourd'hui un pays qui recouvre la moitié de l'Amérique du Nord.

Les premiers habitants

Ces premiers habitants iroquoiens occupaient l'île de temps immémorial. N'a-t-on pas retrouvé leurs outils de pierre dispersés sur l'île et daté des pointes de projectile de 3000 ans avant aujourd'hui? C'était donc une terre attrayante qui s'offrait à ces premiers habitants connus. Cartier nous les montre tout occupés à leurs pêches: «*en laquelle (île) il y a gens demeurants qui font grande pêcherie de tous les poissons qui sont dedans ledit fleuve selon leur saison*».[4] Qui plus est, ces *gens demeurants* s'adonnent à l'agriculture puisqu'ils apportent à Cartier du *gros mil* –du maïs– et des melons –probablement des citrouilles. Autour de 1580 toutefois, leur présence s'évanouit.

Première rupture dans l'occupation humaine. Pour l'expliquer, les guerres avec les Algonquins, les maladies, des changements dans les conditions climatiques sous la forme d'un refroidissement, des migrations, toutes ces hypothèses ont été évoquées. À telle enseigne que les premiers immigrants normands et percherons qui y débarqueront croiront s'établir dans un pays neuf. Peu s'en fallut cependant pour que l'île d'Orléans ne restât la *Minigo* de ses premiers habitants. On peut s'interroger sur les effets à long terme de la proximité d'une ville de Québec française et d'une île d'Orléans iroquoise. Dans le meilleur des cas, la colonie française de la vallée du Saint-Laurent eût peut-être pu être épargnée des cruelles guerres iroquoises qui sévirent jusqu'en 1700.

La reprise définitive du peuplement de l'île d'Orléans sera le fait d'Européens. Quand les premiers colons français s'établissent à l'île d'Orléans, Québec n'est qu'un gros village à l'existence précaire dont les habitants se comptent encore par centaines. La raison d'être de ce gros bourg: le commerce des fourrures avec les Amérindiens. Les forces vives de la petite colonie sont ses commerçants, ses soldats, ses coureurs de bois qui apprennent la géographie du nouveau continent ainsi que les langues de ses habitants, voire ses religieux qui parfois précèdent même les coureurs de bois. La vocation agricole de la vallée du Saint-Laurent est encore largement *virtuelle*.

Jusqu'en 1634, Louis Hébert et sa famille ainsi que les Récollets qui exploitent un verger et un grand jardin dans un enclos palissadé près de leur couvent de Notre-Dame-des-Anges y sont les seuls agriculteurs. Agriculteurs: tout est relatif puisque Hébert ne possédait pas de charrue, ni animal de trait et consacrait pres-

que tout son temps à des tâches administratives. Tout seigneur qu'il fut, les humbles défrichements d'Hébert sur le Cap Diamant et à la rivière Saint-Charles marquent à peine le paysage. Imaginons de petites clairières encore pleines de souches qui devaient ressembler de près aux champs de maïs des agriculteurs iroquoiens.

On peut donc dire que l'arrivée en 1634 et 1636 des colons recrutés par le seigneur-colon Robert Giffard, seigneur de Beauport, et la Compagnie de Beaupré, constituée de huit marchands, seigneuresse de Beaupré qui renferme alors l'île d'Orléans, concrétise véritablement cette vocation agricole tardive. Ces colons prennent des terres dans les nouvelles seigneuries de Beauport et de Beaupré. L'île d'Orléans qui fait alors partie de la seigneurie de Beaupré reste encore intouchée. Quelle stratégie les seigneurs de Beaupré menaient-ils? Nous l'ignorons. Peut-être voulaient-ils réserver l'île d'Orléans pour leur domaine direct? Croyaient-ils que l'île était trop vulnérable aux incursions iroquoises? Il faut donc attendre encore 20 ans, soit en 1656, avant que les premiers colons européens ne commencent à y *tenir feu et lieu*. Dans l'expression tenir feu et lieu propre au monde seigneurial, il y a l'obligation pour celui à qui le seigneur octroie une terre de la défricher, de la mettre en valeur et d'y construire maison.

C'est ici que l'expression *aux sources d'un peuple* trouve son véritable sens puisque la plupart de ces colons feront souche dans leur nouveau milieu, démontrant ainsi de réelles capacités d'adaptation. Dans cette expression, il y plus qu'une belle métaphore. À Québec, les gouverneurs et leur personnel, les marchands, les militaires ainsi que les religieux ne sont souvent que de passage; peu d'entre-eux s'établissent définitivement dans la colonie. Au contraire, les nouveaux colons, s'ils ne sont pas déjà mariés, prennent femme et fondent des familles. En deux générations, l'île d'Orléans constitue déjà une pépinière de futurs *habitants*. Ce sont quelque 377 familles qui se seraient établies sur l'île d'Orléans. Bernard Audet dans *Avoir feu et lieu sur l'île d'Orléans au 17e siècle* écrit:

«*La population de l'île s'accrut rapidement jusqu'à la fin du 17e siècle. L'importance numérique de cette population dans ce qu'on appelait alors le gouvernement de Québec apparaît dans le fait qu'en 1667, par exemple, la ville de Québec représentait 18,3% de la population, l'île d'Orléans 16,6%. En 1681, 39,8% de la population de ce gouvernement vivait à Québec, et 32% dans l'île. Mais déjà, avant la fin de ce siècle, l'exode des insulaires était commencé*».[5]

Les chiffres tirés des recensements donnent la mesure de la fécondité du terroir orléanais :

1666 : 452 habitants
1667 : 445 hab.
1668 : 1082 hab.
1685 : 1205 hab.
1688 : 1207 hab.
1692 : 1288 hab.
1695 : 1489 hab.
1698 : 1472 hab.

Terre d'immigrants, l'île d'Orléans devint rapidement terre d'émigration.

L'Île d'Orléans et la ville de Québec vues de la côte de Beaupré. (Aquarelle de J. Peachey, Archives publiques du Canada).

Aux sources d'un peuple

Sur le plan physique, la principale caractéristique de la source est de fournir un filet d'eau vive continu. Poursuivant l'analogie, on pourrait dire que les sources d'un peuple sont la matrice d'origine de celui-ci. Ainsi, on a souvent considéré l'île d'Orléans et ses habitants comme les descendants quasi-exclusifs de sa population d'origine ainsi que les gardiens fidèles de la langue, des traditions et des valeurs de celle-ci. Il y eut sans doute là un peu d'exagération. Il est vrai que les traits du passé y sont restés plus longtemps visibles –dans l'architecture, la culture matérielle de ses habitants, certaines traditions (celle notamment de la fabrication du fromage), voire la langue parlée– en raison de son insularité.

Mais nous aurions peut-être tort, à mon sens, de voir l'île d'Orléans comme un petit monde fermé, replié sur lui-même. Au début, alors que les chemins terrestres sont peu praticables, le colon de l'île n'est pas plus isolé que ne l'est celui de la côte de Beaupré ou de la côte du Sud. Le Saint-Laurent est une voie de communication ouverte à tous de beaucoup supérieure aux chemins terrestres; par bon vent et à marée montante, Québec est accessible en moins d'une heure. Et en hiver, les glaces ne sont pas un obstacle comme nous le montrent les nombreuses représentations des ponts de glace.

Mais alors, qu'est-ce qui fait la spécificité voire l'unicité de l'île d'Orléans et de ses gens? Elles existent à coup sûr, mais comment les appréhender? Je proposerai, pour ma part, à titre d'hypothèse, l'insularité comme facteur déterminant. S'il est vrai que les insulaires n'étaient pas si isolés qu'on aurait pu le croire, ils l'étaient

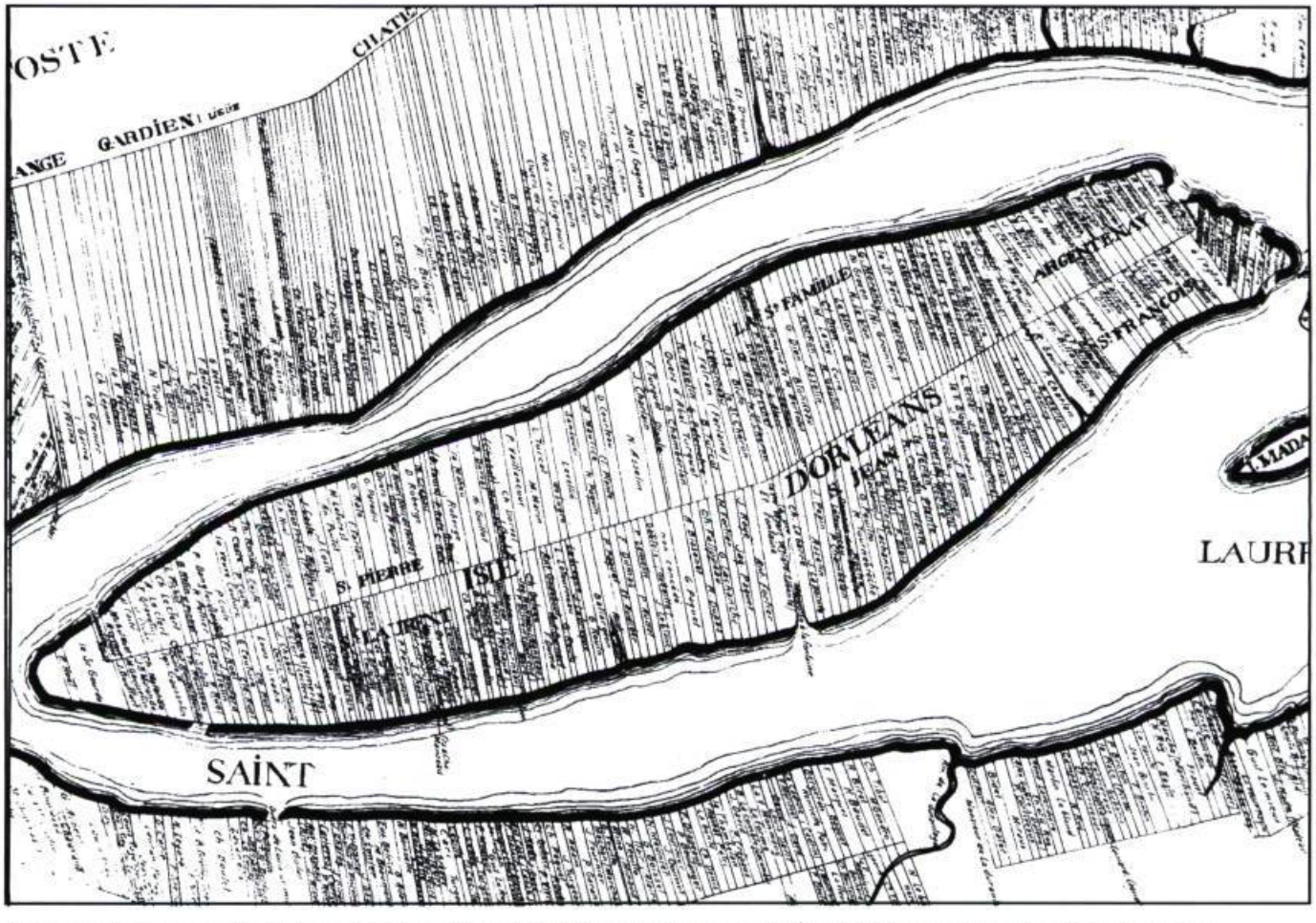
suffisamment pour que certains aspects de leur culture perdurent jusqu'à paraître anachronique aux yeux des observateurs de l'extérieur. En un mot, si les insulaires entretiennent des échanges réguliers avec les populations des deux rives du Saint-Laurent et celle de Québec, l'inverse n'est peut-être pas vrai.

Ce sont d'abord les villégiateurs et les artistes qui se mirent à fréquenter l'île d'Orléans assidûment vers la fin du 19e siècle; les peintres de cette époque nous ont légué des images d'un monde rural sans âge. Ils furent bientôt suivis des ethnologues, des folkloristes et des historiens. Avec la construction du pont reliant l'île d'Orléans à la rive nord en 1934, l'accès à l'île par automobile devenait possible; les échanges se multiplièrent. On eut alors l'impression de redécouvrir un monde encapsulé dans le passé.

Peut-on cependant mettre en doute la justesse des observations de ces nouveaux visiteurs? La conscience n'est-elle pas plus sensible aux différences qu'aux ressemblances? Quelques mots ou tournures de phrases désuets recueillis de la bouche d'un insulaire suffisent-ils pour qualifier toute sa langue d'authentique parler populaire de l'Ancien Régime? Sans vouloir dépouiller l'île d'Orléans des mythes que l'on a édifiés sur sa terre et ses habitants, on peut s'interroger sur le fait que la côte de Beaupré et celle de Beauport, dont le peuplement est pourtant contemporain, voire plus ancien, que celui de l'île, n'ont jamais touché la fibre nationale ni provoqué l'émotion artistique comme le fit l'île d'Orléans. On ne pourrait, en toute objectivité, refuser d'accorder aussi à la côte de Beaupré et à Beauport les qualificatifs de *sources d'un peuple et de berceau d'un pays*. Le fait est que l'on semble jamais n'y avoir songé. Mais pour l'île d'Orléans, cela semble couler de source.

Notes

1. CARTIER, Jacques. *Voyages en Nouvelle-France*, texte mis en français moderne par Robert Lahaise et Marie Couturier, avec introduction et notes, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Cahiers du Québec», Documents d'histoire, no 32, 1979, 158 p. Cité dans Michel LESSARD et Pierre LAHOUD, collaborateur, *L'Île d'Orléans : Aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1998, p. 63.
2. Cité dans Michel LESSARD, ouvr. cité. p. 41.
3. Cité dans Michel LESSARD, ouvr. cité. p. 4.
4. Cité dans Michel LESSARD, ouvr. cité. p. 63.
5) AUDET, Bernard, *Avoir feu et lieu dans l'île d'Orléans au XVIIIe siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990. p.12-13. ■



Carte de Gédéon de Catalogne illustrant la répartition des terres sur l'Île d'Orléans et sur les rives du Saint-Laurent en 1709. (Archives nationales du Québec).